



**Association des Trois Dumas  
et  
pour la sauvegarde du vieux Villers**

mai 2002

**LETTRE DUMASIENNE N° 23**

**LA MORT DU GENERAL.....**

La famille Dumas ne resta qu'une année aux Fossés ; le général ne se sentait bien nulle part, et, le 20 juin 1805, il abandonnait les Fossés pour une maison de campagne située à Antilly, petite commune du canton de Betz, dans l'Oise, où il avait été détaché une quinzaine de jours, alors qu'il n'était encore que simple cavalier dans les Dragons de la Reine .

Mais le séjour de Antilly, pas plus que les autres, n'eut le don de plaire longtemps au général Dumas .

Finalement après un séjour à Paris, où il avait été consulter Corvisart (qui ne demeurait plus rue de l'Enfer, vis-à-vis la porte du Luxembourg, et que Napoléon venait de faire baron) , il décida de revenir définitivement à Villers-Cotterêts .

C'est ici qu'il importe - et nous nous en faisons un devoir - de rectifier une erreur assez forte et, ce pourtant, bien excusable, venant de la part du génial et fécond romancier qui n'eût point toujours le temps de contrôler ses dires - plus ou moins historiques - au milieu du torrent tumultueux de ses inspirations sans nombre .

En effet, dans le chapitre XIX de ses *Mémoires* , où il consacre quelques lignes au retour définitif de ses parents à Villers-Cotterêts, Alexandre Dumas écrit, textuellement ceci :

*Où revînmes-nous ? Je n'en sais rien ; je crois cependant que c'est à Villers-Cotterêts . Je me trouve comme souvenir vers le 3 octobre (1805) , demeurant rue de Soissons, au fameux hôtel de l'Ecu, dont mon grand père était propriétaire lors de la célébration du mariage de sa fille . Seulement, comme cet Ecu était l'Ecu de France, que l'Ecu de France portait trois fleurs de lys, que les fleurs de lys avaient cessé d'être de mise depuis 1792, l'hôtel de l'Ecu était devenu l'hôtel de l'Epée, et était tenu par un Mr Picot, qu'on appelait Picot de l'Epée pour le distinguer de deux autres Picot, l'un qu'on appelait Picot de Noüe et l'autre Picot l'Avoué .*

Eh bien répétons le, ce passage du chapitre XIX contient une erreur qu'il importe de rectifier, ce que nous faisons dès maintenant par respect pour l'histoire locale, c'est à dire pour la vérité : Oui, la petite famille Dumas-Labouret revint à Villers-Cotterêts, elle y revint très exactement le 20 septembre 1805, et descendit à l'hôtel de l'Epée, grande rue de Soissons où habitait déjà – mais à titre de locataire – le papa Labouret, qui avait dû quitter la maison de la rue de Lormet à l'expiration de la deuxième période de son bail (c'est à dire le 2 avril 1804) ; mais cet hôtel de l'Epée sis grande rue de Soissons, et qui était alors tenu par un sieur Picot, ne doit nullement être confondu (ainsi que le fait Alexandre Dumas) avec l'Hôtellerie de l'Ecu de France qui était située place du Marché (maison Tetu)

L'hôtel de l'Epée, où demeura cinq mois durant et où mourut, effectivement le général Dumas, ne cessa jamais de porter ce nom de l'Epée qu'il portait d'ailleurs depuis 1726 ; un seul changement survint dans son enseigne, vers l'époque de la Terreur : cette enseigne qui consistait alors en une lanterne où se voyait une épée à coquille d'or, partie au-dessus et partie au-dessous, les mots « *Hostellerye de l'Espée Royale* », fut signalée à l'hôtelier Picot qui, sur les conseils de l'un de ses frères, biffa simplement le mot *Royale*, et laissa tout le reste.

Quant à l'hôtellerie de l'Ecu de France, sa destination première avait été totalement changée depuis le jour (3 floréal an VI) où Mr et Mme Labouret-Prevost en avait vendu le mobilier et le matériel d'exploitation, depuis cette époque, en effet, la maison de l'Ecu de France était devenue une épicerie tenue par un sieur Jacques Leroy-Petel qui, de locataire, en était devenu propriétaire par contrat du 16 thermidor an IX.

Ce n'est donc pas, comme le dit Alexandre Dumas dans ses *Mémoires* « au fameux hôtel de l'Ecu », que mourût son père, mais bien en une chambre de l'hôtel de l'Epée, sis grande rue de Soissons.

Au surplus, les lignes qui suivent et que nous extrayons des mêmes Mémoires, suffiraient à nous donner pleinement raison, si nous avions besoin de leur témoignage.

Le général Dumas mourut dans la nuit du 26 février 1806 ; la veille, il avait essayé de monter à cheval, mais, vaincu par la douleur, il avait été forcé de revenir à l'hôtel où il se mit de suite au lit pour ne plus se relever.

Dans la journée, une voisine et amie était venue lui tenir compagnie tandis que la générale courait chercher le médecin Lécosse.

*« Alors, - écrit Alexandre Dumas chapitre XIX de ses Mémoires – mon père resta seul avec une voisine à nous, madame Darcourt, excellente femme dont j'aurai l'occasion de parler ; mon père eut comme un instant de délire et de désespoir ... puis, après quelques minutes d'affaiblissement :*

*« Tenez, ma bonne madame Darcourt – dit-il – voici une canne qui m'a sauvé la vie dans les prisons de Brindisi, quand ces brigands de napolitains ont voulu m'y assassiner, veillez à ce qu'elle ne me quitte pas ; qu'on l'enterre avec moi ; mon fils ne saurait pas le prix que j'y attache, et elle serait perdue avant qu'il put s'en servir . »*

*Madame Darcourt répondit qu'il serait fait comme il le désirait .*

- *Attendez, dit mon père, la pomme est en or.*

- *Oui, sans doute .*

- *Eh bien, comme je ne laisse pas mes enfants assez riches pour les priver de la somme que vaut cet or, si peu considérable qu'elle soit, portez ma canne chez Duguet, l'orfèvre en face d'ici, qu'il fonde cette pomme en lingot et qu'il m'apporte ce lingot aussitôt qu'il sera fondu .*

*Madame Darcourt voulut risquer une observation mais il l'a pria si doucement de faire ce qu'il désirait qu'elle y consentit, prit la canne et la porta chez Duguet . Au bout d'un instant, elle rentra, n'ayant eu que la rue à traverser . »*

Or l'orfèvre Duguet, dont il est question ici, demeurait grande rue de Soissons, dans la maison qu'occupaient encore ses arrières petits enfants au début du siècle et qui portait le n°32 . Il n'est donc point permis d'émettre un doute sur l'endroit où s'éteignit « l'Horatius Coclès du Tyrol » . Que si cependant, on nous demandait encore d'autres preuves, nous irions jusqu'au chapitre XXI des Mémoires précités, où Alexandre Dumas écrit très justement ceci :

*« Madame Darcourt était notre voisine ; elle demeurait au rez-de-chaussée de la maison attenante à celle où mon père était mort . »*

Et alors, nous ajouterions, comme dernière preuve, que, par bail sous seings privés, du 6 février 1805, le sieur Paillet-Lortois avait loué à la dame veuve Darcourt cette partie de maison où est établie la boucherie Loudenot et qui est précisée contiguë à l'hôtel de l'Epée, où mourut le général Dumas .

Cette mort arriva, ainsi que chacun sait, le 26 février 1806 à minuit. Relativement aux derniers instants du général, son fils, notre illustre compatriote, alors âgé de dix ans et sept mois, et qui avait été emmené au moment suprême chez un sien parent, nommé Fortier, serrurier dans cette même rue de Soissons (n° 29), son fils, disons nous, a écrit, sous le chapitre XX de ses Mémoires, des lignes singulièrement impressionnantes et auxquelles nous nous bornerons à renvoyer ceux qui jusqu'ici nous ont fait l'honneur de nous lire .

Il serait bien, avec biensûr le consentement des propriétaires actuels (Thierry ex Bligny) de poser une plaque commémorative portant cette inscription :

**LE GENERAL ALEXANDRE DUMAS  
(Père de l'illustre romancier populaire)  
est mort dans cette maison  
le 26 février 1806**

Car, s'il y a lieu de mettre un frein à nos accès de statuomanie, la même retenue ne doit pas être observée à l'égard des inscriptions lapidaires ou autres de ce genre : non seulement ces sortes de consécration du souvenir ont le grand avantage de ne point encombrer nos rues et places publiques, mais elles ont aussi celui de constituer pour les pionniers de l'histoire locale ,et même générale, une source de documents et de témoignages aussi indestructibles que précieux .

**Ainsi se termine l'histoire du dragon de la Reine.**

Secrétariat 32 / 11 rue du 18 juillet – 02600 VILLERS-COTTERETS  
Tel 03 23 72 74 95

Association régie par la loi de 1901

## JOSEPH BOLOGNE, chevalier de SAINT GEORGES Un personnage hors du commun

Joseph Bologne chevalier de Saint Georges né en 1742 à la Guadeloupe, d'un aristocrate, Monsieur de Bologne de Saint Georges et d'une noire, Nanon ; son père exploita des plantations de canne à sucre à Saint Domingue où il passa quelques années, le général Dumas et Joseph Bologne ont donc une origine comparable et une certaine complicité malgré la différence d'âge .

Gentilhomme, ex-gendarme de la garde Royale frère maçonique « Loge le contrat social », le chevalier de Saint Georges est un personnage, escrimeur redoutable, une des plus fines lames de France, musicien hors pair, très doué dans de nombreuses disciplines, il impressionne Dumas, le futur général de la révolution ... annonçant ces sabreurs d'exception que seront les Mousquetaires .

Mais nous laissons s'exprimer Dumas dans ses *Mémoires* sur ce personnage pas comme les autres :

« Mais avant de quitter Paris, mon père avait un compte à régler avec son ancien colonel Saint-Georges . Nous avons dit en temps et lieu que, loin de se rendre à son régiment, Saint Georges avait trouvé plus commode de demeurer à Lille, où il s'était fait envoyer par le gouvernement, des chevaux de remonte ; ce qui ne l'avait pas empêché, en vertu des pouvoirs que s'arrogeait le chef de corps à cette époque ... De requérir une énorme quantité de chevaux de luxe dont il avait trafiqué .

Le chiffre auquel ces chevaux étaient estimés montait à près d'un million (de l'époque) . Quoiqu'on ne fût pas bien sévère à cette époque sur ces sortes de peccadilles, Saint Georges s'était donné de telles licences qu'il fût appelé à Paris pour y rendre des comptes .

Comme les comptes de Saint Georges étaient fort mal tenus, il trouva à propos de tout rejeter sur mon père (le futur général Dumas), en disant que c'était le lieutenant colonel Dumas qui avait été chargé de la remonte du régiment .

Le ministre de la guerre écrivit donc à mon père, lequel prouva immédiatement qu'il n'avait jamais commandé une seule réquisition, ni acheté, ni vendu un seul cheval .

La réponse du ministre déchargea entièrement mon père. Mais il n'en avait pas moins gardé rancune à Saint Georges .... Et comme sa loupe, qui le faisait terriblement souffrir , l'entretenait dans une mauvaise humeur continuelle, il avait positivement résolu de se couper la gorge avec son ancien colonel . Saint Georges, tout brave qu'il était, le pistolet ou l'épée à la main, aimait assez à choisir ses duels .

Mon père se présenta donc trois fois chez Saint Georges sans le trouver, puis il y retourna trois fois encore, en laissant chaque fois sa carte . Enfin, sur la dernière de ces cartes, il écrivit au crayon une menace tellement pressante, que, le surlendemain du jour où il avait et opéré, mon père étant couché et gardé par Dermoncourt, le même qui, sur ordre, avait fait du bois de chauffage de la guillotine de Saint-Maurice, Saint-Georges se présenta chez lui, et sur l'annonce de l'indisposition qui le retenait au lit, allait se retirer en laissant sa carte à son tour, lorsque Dermoncourt voyant un mulâtre qui bégayait , reconnut Saint-Georges et, allant à lui :

-Ah, Monsieur de Saint-Georges, lui dit-il, c'est vous, ne vous en allez pas, je vous prie ; car, tout malade qu'il est , le général est homme à courir après vous, tant il a hâte de vous voir .....

Saint-Georges prit à l'instant son parti :

- Oh ce cher Dumas,

et s'élançant dans la chambre il alla se jeter sur le lit de mon père, le prit dans ses bras, le serrant à l'étouffer . Mon père voulut parler, mais Saint-Georges ne lui en laissa point le temps .

-Ah ça ! mais lui dit-il, tu voulais donc me tuer, me tuer, moi ? Dumas tuer Saint-Georges ? Est-ce possible ? Allons vite, lève toi ! fais moi servir une côtelette et qu'il ne soit plus question de toutes ces bêtises là !

Ce que fit mon père, il lui tenait la main en disant : Ah ! brigand, tu es bien heureux que je sois ton successeur comme tu dis, au lieu d'être celui du dernier ministre de la guerre, car je te donne ma parole que je t'aurais fait pendre ... Oh, guillotiner au moins, dit Saint Georges en riant . Voyons, franchement, quelle était ton intention en venant chez moi ? dit Saint Georges ?

- Je serai entré dans la chambre, où l'on m'aurait dit que tu étais, j'aurais fermé la porte derrière nous, j'aurais mis la clef dans ma poche ....

- Alors, dit Saint-Georges, tu vois bien que j'ai bien fait de ne pas m'y trouver .

Or, à ce moment-là même, la porte s'ouvrait pour annoncer qu'on était servi, la discussion finit et le déjeuner commença .

Voici une altercation qui se termine bien ... et nous connaissons mieux la personnalité de ce monsieur de Saint-Georges, colonel de la légion franche des volontaires Américains et du Midi, l'ami du général Dumas .....

**N'oubliez pas le 24 juillet 2002, à 11 heures, comme l'année dernière, sur l'initiative de l'Association des Trois Dumas, pour l'Anniversaire d'Alexandre Dumas .**

**Secrétariat : 32 /11 rue du 18 juillet . 02600 VILLERS COTTERETS  
Tel : 03 23 72 74 95**